

# ESSAI DE MÉTHODOLOGIE POUR L'ÉTUDE DES ASPECTS HOMOSEXUELS DE L'HISTOIRE

par MARC DANIEL

---

Sur tous les continents, à toutes les époques, aussi loin que remonte la mémoire de l'humanité, des hommes, méprisant l'ordre apparent de la nature, ont éprouvé un désir sexuel plus ou moins exclusif pour d'autres hommes – adultes ou adolescents. Sur tous les continents, à toutes les époques, cette particularité de leur instinct sexuel les a amenés à se poser des questions de divers ordres, les a mis dans une position particulière vis-à-vis des lois, des religions, des doctrines philosophiques, de l'opinion publique. Sur tous les continents, à toutes les époques, la société dans son ensemble a réagi de diverses façons au problème que pose pour elle cette préférence sexuelle particulière.

Ce sont là des faits indéniables, des données historiques aussi certaines que la permanence, par exemple, de l'instinct religieux, ou de la passion des hommes pour la richesse. A ce titre, il est tout aussi légitime de s'intéresser à cet aspect homosexuel de l'histoire que d'en étudier les aspects religieux ou économiques. L'homosexualité étant une composante de la sexualité humaine, donc de la vie humaine, il n'y a pas plus de raison d'en négliger l'évolution historique que celle des autres composantes, si l'on veut aboutir à un tableau complet de l'histoire de l'humanité.

Cependant, la force du préjugé millénaire qui fait de l'homosexualité une monstruosité contre-nature est telle que bien peu d'historiens, en dehors des homosexuels eux-mêmes, ont eu le goût ou le courage de se livrer à cette étude.

D'autre part, il se trouve que des dizaines de millions d'hommes, aujourd'hui, souffrent des conditions de vie qui leur sont faites parce qu'ils sont homosexuels, et cherchent, avec juste raison, à améliorer leur sort, en faisant campagne pour des modifications des lois qui les condamnent, et en travaillant à éclairer sur leur compte l'opinion publique. Pour ces homosexuels, que j'appellerai « militants », l'étude de l'histoire de l'homosexualité, n'est pas une activité intellectuelle « pour l'amour de l'art ». Leur but n'est pas, en fouillant le passé pour y trouver la trace de leurs prédécesseurs, d'enrichir de chapitres érudits les encyclopédies historiques : il est de fournir à la lutte pour l'émancipation des homosexuels des armes et des munitions.

Ainsi, dès le départ, l'étude de l'histoire de l'homosexualité se trouve, en quelque sorte, tiraillée entre deux tendances contradictoires, et par cette dualité initiale s'explique la pauvreté des résultats solides acquis jusqu'à présent.

En effet, s'il est imprudent d'aborder la recherche historique, dans quelque domaine que ce soit, sans une sérieuse formation méthodologique, sous peine d'aboutir à des hypothèses fantaisistes et à des approximations que les historiens affublent du nom méprisant d' « histoire-roman », ce péril est encore plus grand lorsqu'il s'agit de l'histoire de l'homosexualité. On ne répétera jamais assez, dans une publication comme Arcadie, à quel point il est inutile et même dangereux d'entreprendre l'étude de l' « histoire de l'homosexualité » sans en avoir préalablement défini l'objet avec précision, et sans s'être muni de règles de méthode d'une rigueur toute particulière.

Inutile, d'abord, parce que de telles recherches, menées sans ordre et sans plan d'ensemble, ne peuvent aboutir, dans la meilleure hypothèse, qu'à des résultats fragmentaires et dépourvus de « perspective historique ». Dangereux même, parce qu'il ne faut pas se dissimuler que, dans ce domaine jusqu'à présent peu exploré, les progrès de l'historien honnête et sérieux sont observés avec malveillance par tous les tenants de l'hypocrisie traditionnelle, et Dieu sait s'ils sont nombreux. Aussi le moindre faux-pas, la moindre erreur de méthode, le moindre résultat erroné, sont-ils âprement critiqués, et retournés contre la cause même que nous prétendons servir, celle de la vérité.

Lorsque nous lisons, sous la plume de soi-disant historiens, doués de plus d'imagination que de bon sens, une pseudo-démonstration de l'homosexualité de Jésus (alors que rien, strictement rien, ne permet de croire cela, même en torturant le sens des Evangiles, qui, du reste, n'ont nullement la valeur de documents historiques authentiques sur la vie de Jésus), une telle méthode est la négation même de la méthode scientifique de recherche, et par conséquent elle apporte aux adversaires de l'homosexualité des armes puissantes. Il leur est aisé, en effet, après cela, d'accuser les homosexuels de travestir la vérité historique en leur faveur, et, comme dit le proverbe, de « tirer la couverture à eux ».

Or, seule une rigueur absolue peut conduire dans ce domaine à des résultats positifs ; plutôt que d'étudier « de travers » l'histoire de l'homosexualité, mieux vaudrait ne pas l'étudier du tout.

## **QUEL EST L'OBJET VERITABLE DES ETUDES D' « HISTOIRE DE L'HOMOSEXUALITE » ?**

Les mots « histoire de l'homosexualité » sont, du reste, vagues et imprécis. En effet, lorsque nous parlons de l'« histoire des Etats-Unis » ou de l'« histoire de l'art grec », nous sommes tous d'accord sur l'objet et les limites de notre recherche, et nous savons ce que nous pouvons et ce que nous devons en attendre. Au contraire, l'« histoire de l'homosexualité » c'est, pour les uns, l'histoire de la vie des grands personnages homosexuels du passé – pour d'autres, l'histoire des lois concernant l'homosexualité – pour d'autres encore, l'histoire de la littérature d'inspiration homosexuelle, ou des religions et des philosophies dans leurs rapports avec l'Homosexualité, oui de l'opinion publique face à l'homosexualité, etc.

Or, toutes ces catégories de recherches ne sont pas également utiles, et ne doivent pas être confondues entre elles. Puisque l'Histoire, avec un H majuscule, a en définitive pour objet l'homme, sous tous ses aspects, l'histoire de l'homosexualité doit chercher à éclairer tous les aspects de la vie des homosexuels à travers les diverses civilisations : leur vie privée en tant qu'individus, leur vie sociale en tant que membres des communautés auxquelles ils ont appartenu, leur place dans les lois, dans les religions, dans les doctrines philosophiques, dans les littératures, dans les arts, dans l'opinion publique, selon les classes sociales, selon les rangs de fortune, selon les niveaux intellectuels, selon les professions, selon les régions, selon les provenances ethniques s'il y a lieu, etc. Cette simple énumération suffit à prouver qu'une telle histoire « totale » est du domaine du rêve : elle est inaccessible à nos recherches, non seulement parce que notre documentation sur le passé est insuffisante, mais parce que nous ne disposons d'aucun moyen de connaître les aspects « intérieurs » de la vie des homosexuels d'autrefois.

Or, si l'on a vraiment l'ambition d'arriver, en étudiant l'« histoire de l'homosexualité », à des conclusions dépassant le niveau de la monographie, c'est-à-dire à des

conclusions pouvant servir à une construction qui embrasserait réellement l'histoire de l'humanité en son ensemble, il faudrait, outre tout ce qui précède, mettre en lumière le rôle joué par les homosexuels (en groupe) ou par certains homosexuels (en tant qu'individus) dans la construction de l'humanité, leur contribution au progrès des sciences, des arts, des idées, de la société, etc., et dans quelle mesure l'homosexualité a pu pénétrer, par leur canal, dans l'inconscient collectif des communautés auxquelles ils appartenaient. Il est aisé de se rendre compte qu'une telle étude est, dans sa plus grande partie, absolument impossible, car il n'y a aucun moyen scientifique de déterminer, par exemple, jusqu'à quel point le fait que Michel-Ange aimait les garçons a contribué à l'épanouissement de son génie, ou encore si la « bisexualité » de César doit être considérée comme une des faces de sa riche personnalité ou comme une tare amoindrissante. Dans un tel domaine jouent à plein les éléments « subjectifs », la passion pro ou contra, bref, tout ce qui est le plus radicalement étranger à la sérénité et à l'impartialité de l'historien.

## **L' « IMPARTIALITÉ » DE L'HISTORIEN**

Entendons-nous bien cependant. Lorsque nous parlons de l'impartialité de l'historien, cela ne signifie pas son indifférence. En effet, il est tout à fait légitime que celui qui se livre à des recherches sur le passé le fasse selon une certaine optique, dans une certaine direction fixée à l'avance. Cela augmente bien souvent l'acuité de sa vue : ainsi, les historiens républicains français du XIXe siècle, en étudiant l'histoire du moyen âge avec l'ambition avouée d'y découvrir les antécédents de la grande Révolution de 1789, ont mis au jour des faits indiscutables concernant la « démocratie médiévale », que les historiens antérieurs, qui écrivaient du point de vue monarchique, avaient négligés ou ignorés.

Il n'y a donc pas d'inconvénient à ce que l'historien, qui porte ses recherches sur les aspects homosexuels du passé, le fasse avec l'espoir que les résultats qu'il obtiendra puissent servir à une grande cause, à savoir l'émancipation des homosexuels et leur réintégration dans la société de l'avenir. Mais il importe que cet espoir ne se transforme pas en idée fixe, et que la recherche proprement dite n'y perde ni en honnêteté ni en rigueur scientifique. C'est là un point sur lequel il est particulièrement nécessaire d'insister, car très souvent les néophytes enthousiastes (je veux dire les homosexuels qui entreprennent des recherches historiques, non par goût réel de l'histoire, mais pour appuyer une « propagande » homosexuelle) tombent à côté du but qu'ils ont visé, et même arrivent à prouver, aux yeux des lecteurs impartiaux, exactement le contraire de ce qu'ils ont cherché. Nous en citerons quelques exemples tout à l'heure.

L' « histoire de l'homosexualité », donc, n'est pas, en soi, une branche spéciale de l'histoire. Au contraire, elle chevauche plusieurs domaines spécialisés : l'histoire du droit, et notamment du droit pénal (étude des lois concernant l'homosexualité, et d'une façon plus générale de la mesure dans laquelle l'homosexualité a influé sur les lois) ; l'histoire des religions et des doctrines philosophiques (étude de la place occupée par l'homosexualité dans les doctrines, les mythes, les rites, les sacerdoce, sans négliger les hérésies) ; l'histoire des activités intellectuelles de l'humanité (poésie, littérature, arts, dans lesquels l'homosexualité doit être recherchée non seulement sous sa forme « extérieure » mais aussi sous sa forme « intérieure », par l'atmosphère dont elle a pu baigner certaines civilisations : ainsi la littérature japonaise classique) ; l'histoire des structures familiales et sociales (car l'homosexuel s'intègre, de façon variable selon les civilisations, dans la famille et la

société où il vit, et la nature de cette intégration ne peut être appréciée qu'à condition de connaître la structure de cette famille et de cette société) ; l'histoire de la médecine ; etc.

C'est à dessein que j'ai réservé pour la fin le genre historique le moins défini, le plus facile en apparence, et en réalité le plus délicat à aborder sans préparation : la biographie.

## **LES BIOGRAPHIES DE PERSONNAGES HISTORIQUES HOMOSEXUELS**

En effet, c'est depuis longtemps un défaut de beaucoup d'homosexuels (et qui leur est souvent reproché par leurs adversaires) de brandir comme des drapeaux les noms des grands hommes du passé (ou du présent) connus comme homosexuels, et de leur faire jouer malgré eux le rôle de chefs de file. En réalité, il faut bien avouer que cela ne prouve pas grand-chose. Socrate, Alexandre le Grand, Shakespeare et André Gide ont aimé les garçons, certes ; mais à ces noms il est aisé d'opposer ceux de beaucoup d'autres hommes également géniaux qui n'aimèrent que les femmes, et d'autre part il est non moins facile de citer des noms d'homosexuels qui furent des fous, comme le roi Louis II de Bavière, des criminels comme Gilles de Rais, des traîtres comme Alfred Redl, des lâches comme le prince Philippe d'Eulenburg, ou tout simplement des médiocres sans envergure, *quorum nomen legio*.

Donc on peut toujours écrire la vie des grands hommes d'État homosexuels, des grands écrivains homosexuels, des grands artistes homosexuels, etc., mais, sauf exceptions, cela ne conduit à aucun résultat important quant à la place occupée par l'homosexualité dans la vie de la société à leur époque. Ainsi, le grand juriste Cambacérès, qui fut le collaborateur préféré de Napoléon et nommé par lui Archichancelier de l'Empire, était notoirement connu pour son homosexualité : cela n'empêche pas que Napoléon n'eût pas toléré chez un autre ce qu'il acceptait chez Cambacérès, et que par conséquent les recherches que l'on pourra faire sur l'homosexualité de ce dernier n'ont d'intérêt que du point de vue de sa biographie individuelle. De même, il est bien connu que Frédéric II de Prusse préférait la compagnie de ses grenadiers à celle des dames de sa cour, mais cela ne prouvera certes pas qu'au XVIIIe siècle l'homosexualité fût admise en tant que telle, même en Prusse.

Il est, certes, intéressant de pouvoir démontrer qu'à toutes les époques des hommes éminents par leur science, leur fortune, leur naissance, leur génie, ont été homosexuels ; cela permet de prouver que le fait d'être homosexuel n'est pas automatiquement synonyme d'abjection, de psychopathie, de monstruosité, de criminalité. Cependant, il n'est pas indispensable de s'attarder indéfiniment à une telle argumentation, qui est d'un niveau intellectuel par trop médiocre. L'historien de l'homosexualité doit avoir d'autres ambitions ; et rien ne semble plus contraire à ces ambitions que de se consacrer exclusivement à des biographies, surtout lorsque les documents authentiques manquent. L'historien a beaucoup mieux à faire, et des choses beaucoup plus importantes, que de raconter à perte de souffle les amours du roi Henri III avec ses mignons ou l'histoire des échecs amoureux de Tchaïkovski auprès des dames, à moins de se placer sous l'angle de la recherche médico-historique, qui est un domaine bien particulier.

Dans le cas des « génies créateurs » (écrivains ou artistes), le point de vue de l'historien est un peu différent, en ce sens que leur biographie peut éclairer de façon indiscutable leur œuvre. Ainsi, il est très important, pour pouvoir comprendre les contes de H.-C. Andersen, de pouvoir établir si oui ou non il était homosexuel,

comme certains le prétendent alors que d'autres le nient ; de même, l'étude des biographies de Walt Whitman, d'André Gide, de Benvenuto Cellini, de Léonard de Vinci, permet de savoir dans quelle mesure ils ont été homosexuels, ce qui ne manque pas d'intérêt pour l'appréciation de leur œuvre. Mais ce genre de recherches est, tout compte fait, plus important pour l'histoire littéraire ou pour l'histoire de l'art que pour l'histoire de l'homosexualité proprement dite, car je ne crois pas que le fait que tel ou tel grand poète ou tel ou tel grand artiste ait été homosexuel ait eu, au moins dans l'immédiat, la moindre influence sur le destin de l'ouvrier, du paysan, du soldat, de l'employé de bureau homosexuels de la même époque. Or ce sont ces derniers qui sont l'objet ultime de notre recherche.

## **HISTOIRE DE L'HOMOSEXUALITÉ ET HISTOIRE DU DROIT**

Au premier abord on peut être tenté de croire que c'est par le biais de l'histoire du droit que l'on peut approcher de la façon la plus précise la réalité de la vie quotidienne des homosexuels du passé. Il faut toutefois garder présent à la mémoire le fait que la loi, si elle est censée représenter l'opinion de la société en son ensemble, est souvent décalée par rapport à la réalité : soit qu'elle se trouve « en retard » sur les mœurs (ainsi, de nos jours, en Italie et en Espagne, où le divorce n'est pas admis par le code, alors que les liens matrimoniaux s'y trouvent, dans la réalité, aussi distendus que partout ailleurs en Europe), soit qu'au contraire elle se trouve « en avance » (ainsi, en France, au début du XIXe siècle, où le code pénal faisait preuve vis-à-vis de l'homosexualité d'une indulgence que l'opinion publique était encore loin de manifester). Du reste, il suffit de comparer les législations européennes actuelles avec la réalité des mœurs dans les divers pays pour constater le manque de parallélisme : l'Angleterre, avec une législation anti-homosexuelle sévère, compte une proportion d'homosexuels beaucoup plus importante que la France, dont le code pénal est pourtant beaucoup plus progressiste en ce domaine. Par conséquent, ce n'est pas parce que telle ou telle loi, dans le passé, a prononcé contre l'homosexualité des peines terribles, qu'il faut automatiquement en conclure que l'homosexualité a été réellement « traquée » à cette époque. Souvent même, au contraire, la sévérité, d'un texte de loi pénale est un indice de la fréquence du délit auquel elle s'attaque et de la tiédeur de sa répression effective.

## **HISTOIRE DE L'HOMOSEXUALITÉ ET HISTOIRE LITTÉRAIRE**

En un sens, c'est peut-être l'étude de la littérature qui permet de comprendre le plus clairement ce que les hommes d'une époque et d'un pays donnés ont pensé de l'homosexualité. Ainsi, le *Satyricon* de Pétrone en apprend davantage sur la réalité des mœurs dans l'Italie du Sud au Ier siècle de notre ère que tous les textes de loi ; et, plus proche de nous, la *Recherche du Temps perdu* de Marcel Proust ressuscite à nos yeux non seulement la vie d'un grand seigneur français homosexuel aux environs de 1900, mais celle de toute l'humanité homosexuelle autour de lui. Malheureusement, de telles œuvres sont rares, et là encore il convient de ne pas tout accepter sans vérification. A côté des œuvres géniales, il y a les romans médiocres, où la vérité, apparaît, consciemment ou non, déformée, soit par la passion hostile (ainsi dans *Charlot s'amuse*, roman « à scandale » de Paul Bonnetain, à la fin du XIXe siècle), soit au contraire par l'homosexualité même de l'auteur (comme il arrive



dans tant de mauvais romans homosexuels contemporains, dont la France produit un si grand nombre, tout comme les Etats-Unis, l'Angleterre et l'Italie).

Si l'on pouvait, pour chaque période de l'histoire, tracer à propos de l'homosexualité le tableau précis de l'ensemble des éléments que nous avons énumérés (législation, doctrines religieuses et philosophiques, opinion publique, littérature, personnalités homosexuelles et leur rôle dans la société), l'on pourrait avoir l'espoir légitime d'aboutir finalement à une véritable « histoire de l'homosexualité ». Malheureusement tel n'est pas le cas, il s'en faut de beaucoup.

\* Une version en langue anglaise de ce texte a été publiée par la revue *Homophile Studies*, de Los Angeles, dans son numéro 11 (automne 1960). La présente version est augmentée et mise à jour.

**Arcadie n°131, Marc Daniel (Michel Duchein), novembre 1964**

## **LE PROBLEME DES SOURCES**

Aussi sommes-nous obligés de préciser, pour chaque époque, dans quelle mesure nous pouvons avoir l'ambition de compléter le tableau. Tout, dans ce domaine, dépend des sources, c'est-à-dire de la documentation à notre disposition, et cette constatation, de facto, nous dicte la méthode que nous aurons à adopter.

Ces sources, du reste, varient en importance et en abondance non seulement en fonction du plus ou moins grand éloignement dans le temps, mais du plus ou moins grand rôle joué par l'homosexualité dans la société. En effet, de même qu'il a existé de « grands siècles » pour la pensée, pour la philosophie, pour l'art, il est indéniable que l'homosexualité a, elle aussi, connu ses « âges d'or », qui se sont traduits par une abondance toute particulière de sources historiques la concernant. Les Ve et VIe siècles avant Jésus-Christ en Grèce ont été une de ces époques ; la Renaissance italienne en a été une autre, et aussi l'Angleterre élisabéthaine ; j'ai tenté de montrer, dans mes *Hommes du Grand siècle*, qu'il en a été de même (dans une moindre mesure toutefois) pour le siècle de Louis XIV. Pour toutes ces périodes, les chroniques, les mémoires, les recueils de correspondance, les œuvres littéraires, les textes religieux et philosophiques, et même les documents officiels, foisonnent de renseignements sur l'homosexualité. Il est donc parfaitement légitime que les historiens de l'homosexualité s'attachent particulièrement à ces époques, qui non seulement leur offrent des facilités exceptionnelles, mais qui constituent des « hauts-lieux » de leur sujet d'étude. Après tout, il serait absurde de prétendre que tous les siècles présentent, dans l'histoire de l'humanité, la même importance ; il n'est pas de commune mesure entre, par exemple, le Xe siècle de notre ère, époque de barbarie généralisée en Occident, et le XVIe siècle, époque d'expansion et d'essor dans tous les domaines. L'historien ne doit certes pas, pour autant, négliger totalement ces époques plus ingrates ; il doit seulement leur consacrer un somme de recherches en relation avec leur importance dans le schéma général de l'évolution historique.

## **METHODOLOGIE POUR LA PRÉHISTOIRE**

Pour les périodes très anciennes, qui ne font pas partie à proprement parler du domaine de l'histoire, et que nous groupons sous le nom de « préhistoire », la caractéristique de la recherche est que nous ne disposons d'aucun renseignement écrit contemporain. A priori, il est donc vain de chercher à scruter ce que put être la vie homosexuelle dans les sociétés paléo-humaines des grandes forêts, des

cavernes et des villages lacustres du quaternaire. Une seule chance, bien faible, nous est donnée de projeter un semblant de lumière sur ces lointains ancêtres : c'est de leur appliquer la méthode « analogique », c'est-à-dire de tracer des parallèles entre ce que nous connaissons d'eux avec certitude (leur outillage, par exemple, ou leur peintures rupestres) et les éléments correspondants des peuplades qui ont, de nos jours, gardé un niveau de vie comparable au leur, en Afrique, en Océanie, en Amérique du Sud. Il y a toutefois, lorsqu'on pratique cette méthode, un pas décisif à franchir, qui est de reconstituer l'inconnu d'après le connu, et d'admettre sans preuve que ces sociétés préhistoriques, parce qu'elles ont eu une civilisation matérielle du même ordre que celle de telle ou telle peuplade actuelle, ont connu une organisation religieuse et sociale identique. En règle générale, les historiens se refusent à agir ainsi, mais les ethnologues ont moins de scrupules, et certains d'entre eux se sont livrés à des essais de reconstitution des sociétés préhistoriques fondés sur cette méthode. Pour ma part, je crois de telles constructions intellectuelles utiles en tant qu'« hypothèses de travail », à condition de ne pas perdre de vue qu'il ne s'agit que d'hypothèses. Ainsi, prétendre étudier un soi-disant « rite sodomitique » à l'époque néolithique, comme on l'a fait récemment, est plus que conjectural : c'est une véritable bouffonnerie, car cela ne repose que sur des analogies, des comparaisons, des à-peu-près, et c'est exactement le contraire de la véritable méthode scientifique, selon laquelle rien ne doit être accepté qui n'ait d'abord été démontré comme vrai.

## **METHODOLOGIE POUR LES ÉPOQUES DE HAUTE ANTIQUITÉ**

A partir du moment où l'humanité laissa des traces écrites de son existence, la méthode de recherche historique change du tout au tout. Cependant, pour les périodes très anciennes (Égypte, Mésopotamie, Chine antique, etc...), un obstacle majeur demeure : le manque de précision de notre connaissance des écritures et des langues. Je n'en citerai qu'un exemple : celui des « hiérodoules » (pour employer, volontairement, un mot grec dépourvu de signification sexuelle) qui servaient dans certains temples d'Assyrie et de Babylonie dès le III<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, et qu'on pense avoir été, au moins dans certains cas, des prostitués homosexuels sacrés comme le furent, de façon certaine, leurs successeurs aux temps hellénistiques, c'est-à-dire 2000 ans plus tard. Le mot assyrien désignant ces personnages, que les spécialistes lisent « asinnu » ou « kulu'u », revient à plusieurs reprises dans les textes cunéiformes de Mésopotamie ; mais rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne nous oblige à considérer ce mot comme synonyme de « prostitué homosexuel ». Aussi certains savants le traduisent-ils simplement par « servants des temples » ou « hiérodoules », tandis que d'autres, par assimilation à la situation du I<sup>er</sup> millénaire avant Jésus-Christ (qui, elle, ne fait pas de doute), le traduisent par « efféminés » ou « prostitués sacrés ». Pour décider lesquels ont raison, il faudrait que nous soyons assyriologues ; et même si nous l'étions, le même genre de difficultés se poserait à nouveau à propos des Hittites, des Égyptiens, des Crétois (Cf. Nos ancêtres les Hittites ? dans Arcadie), etc... Ce n'est pas une raison pour désespérer et pour abandonner la partie ; mais c'en est une pour nous inciter à la prudence et à la modestie dans la proclamation des résultats de nos recherches.

De même, dès l'aurore des temps historiques se pose le problème de savoir quel sens donner à certains textes où il est question d'amitié entre deux hommes — et je songe ici au célèbre mythe du héros Gilgamesh, que l'on cite souvent comme un des plus anciens exemples d'amour homosexuel. Or, à lire la traduction verbatim du texte assyrien, une telle interprétation n'apparaît pas comme indiscutable. Certes, l'amitié

de Gilgamesh et du sauvage Eabani, un homme des bois converti à la vie civilisée par une prostituée, s'exprime en termes délicats : « Eabani, mon ami, mon petit frère », « mon ami qui connaît mon cœur », etc... Mais nous savons bien que le style oriental, même en ce lointain millénaire, a toujours affectionné l'hyperbole, et tout cela ne prouve pas que Gilgamesh et Eabani aient eu des relations sexuelles. D'un autre côté, cela ne prouve pas non plus le contraire, et tout compte fait l'aspect homosexuel de cette amitié n'est pas invraisemblable. En somme l'historien impartial ne peut rien affirmer, ni dans un sens ni dans l'autre : mieux vaut une certaine timidité, dans ce domaine, qu'un excès d'audace qui risqueraient de nous faire accuser de malhonnêteté.

Or cet exemple, tiré d'un des textes les plus anciens de l'histoire humaine, se retrouve pour toutes les époques, même les plus récentes (je songe, entre autres, à la correspondance entre H.-C. Andersen et son ami Edvard Colin, où certains décèlent des traces, indiscutables à leur avis, du caractère homosexuel de cette amitié, tandis que le professeur Hjalmar Helweg, qui a consacré une étude détaillée à la psychopathologie d'Andersen, refuse absolument de croire à cette homosexualité). Plus récemment, Jean Anouilh, dans *Becket*, a laissé entendre (discrètement) que l'amitié qui unissait l'archevêque Thomas Becket au roi Henri II d'Angleterre était de nature homosexuelle ; or cette théorie ne repose absolument sur rien d'historique (voir *Arcadie*, n° de septembre 1960). Insistons particulièrement sur cet écueil de la recherche historique appliquée à l'homosexualité, car c'est celui où se brisent neuf fois sur dix les apprentis historiens, qui ont beaucoup plus, en commençant leurs études, l'intention de trouver partout et à tout prix des traces d'homosexualité que celle de parvenir à des résultats impartiaux. Comme le dit le proverbe, « qui veut trop prouver ne prouve rien du tout ».

Une fois franchi le cap des périodes de haute antiquité, pour lesquelles les questions de méthode sont assez spéciales, et nécessitent une sérieuse formation, on entre dans le domaine classique des historiens, c'est-à-dire celui des époques pour lesquelles il existe une abondante documentation écrite plus ou moins aisément accessible. Et les problèmes que l'on a désormais à résoudre sont d'un ordre tout différent de ceux que nous avons rencontrés jusqu'à présent.

## **METHODOLOGIE POUR LES EPOQUES PLUS RECENTES**

En effet, le travail critique devra s'attacher avant tout à déterminer le degré d'authenticité et de crédibilité de chaque catégorie de documents, et ce travail nécessite, plus que tout autre, une parfaite honnêteté intellectuelle. La tendance instinctive de l'historien homosexuel, désireux de montrer toujours l'homosexualité sous son jour le plus favorable, sera d'accorder foi volontiers aux textes qui attribuent ces mœurs aux personnages historiques sympathiques, et au contraire de mettre en doute le témoignage de ceux qui dépeignent comme homosexuels des personnages antipathiques. Leur tendance sera également, lorsqu'il est prouvé de façon indubitable que tel ou tel personnage historique fut homosexuel, de le magnifier et de le glorifier, en minimisant ses défauts et les témoignages à charge contre lui. Toutes ces démarches intellectuelles sont, du point de vue scientifique, intolérables. Bien souvent, en contrepartie, l'historien non-homosexuel adoptera, consciemment ou non, un point de vue inversé ! Je ne saurais mieux faire, pour me faire comprendre sur ce point délicat, que de citer quelques exemples précis.



## LE CAS D'HENRI III

Le roi de France Henri III (1575-1589) a presque unanimement « mauvaise presse » parmi les historiens. Officiellement considéré comme un homosexuel d'une scandaleuse débauche, on lui reproche en outre sa faiblesse politique, son manque de suite dans les idées, son absence de dignité, sa bigoterie outrée. Face à cette opinion courante, deux sortes de tentatives de réhabilitation ont été faites. D'une part, certains historiens ont essayé de démontrer que l'homosexualité de Henri III n'était nullement prouvée, et qu'il y avait au contraire des raisons de penser que son inversion sexuelle était une invention de ses ennemis pour le discréditer ; d'autre part, d'autres historiens, tout en admettant la véracité des témoignages relatifs à son homosexualité, se sont attachés à présenter son rôle politique et sa personnalité morale sous un jour nouveau, faisant de lui la victime des événements beaucoup plus qu'un « mauvais roi » à proprement parler.

Ce cas est, typiquement, l'un de ceux où seule une sévère étude critique des sources documentaires permet d'éviter les partis pris et les idées préconçues. Or, les textes anciens relatifs à Henri III sont nombreux, et souvent passionnés. Ce roi a en effet régné au plus fort des guerres de religion, et son attitude de modération, qualifiée par ses ennemis d'irrésolution et de faiblesse, lui a valu la haine aussi bien des extrémistes protestants que des ultra-catholiques groupés dans la « Ligue ». Par conséquent, presque tous les textes écrits par des Protestants (notamment l'Histoire universelle d'Agrippa d'Aubigné) et presque tous ceux écrits par des Ligueurs (les Mémoires de la Ligue de Simon Goulart, la Vie et Faits notables de Henri de Valois de Jean Boucher, les pamphlets satiriques ligueurs, etc..) présentent Henri III comme un monstre de débauche et de stupidité. Leur témoignage est automatiquement suspect en raison de leur hostilité passionnée.

Le cas des rapports (officiels ou confidentiels) des ambassadeurs et envoyés secrets de Mantoue, Venise, Florence, est plus complexe. L'Espagne étant alors en guerre contre la France, le témoignage de ces diplomates, très influencé par leur sympathie pour l'Espagne, manque de sérénité en ce qui concerne la personne du roi ; mais leur qualité d'agents diplomatiques les a préservés des excès haineux des pamphlétaires politiques.

Par contre, lorsqu'un bourgeois de Paris comme Pierre de l'Estoile raconte dans son Journal les extravagances vestimentaires et les mascarades de Henri III, il n'y a pas de raison pour ne pas le croire, car il en a été le témoin visuel, et par ailleurs il n'était pas spécialement hostile au roi, auquel il resta fidèle au cours de la guerre civile.

Voilà donc bien des témoignages concordants sur la personnalité de Henri III, et provenant de sources bien variées pamphlétaires protestants, pamphlétaires ultra-catholiques, diplomates, bourgeois royalistes. La description des travestissements scandaleux du roi (qui, en pleine guerre civile, traversait Paris vêtu en femme, avec des colliers de perles et un éventail) est la même dans tous ces textes, et les livres de comptes de la Cour ont gardé la trace des dépenses somptuaires en parfums, bijoux et colifichets pour la parure royale.

Si, par conséquent, Du Haillan, historiographe officiel du roi, payé par Henri III sur le budget de l'Etat, ne parle pas de ces extravagances, nous sommes parfaitement autorisés à penser que son témoignage manque de franchise et d'indépendance. Et si le duc de Nevers, dans son livre La Prise d'Armes, représente Henri III comme un héros sans reproche, il y a toutes les raisons de considérer cette œuvre comme un acte de courtoisie.

Quant au point de savoir exactement si Henri III fût inverti et eût des rapports sexuels avec ses amis, les célèbres « Mignons », il reste plus obscur. Son goût pour le

travestissement féminin ne peut être sérieusement mis en doute, mais l'on peut être travesti sans être homosexuel. D'autre part, auprès de son lit de mort, son jeune ami Bellegarde s'accusa en pleurant des péchés commis avec lui, et cette confession choqua fort les assistants. Henri III avait eu des amours féminines dans sa jeunesse, mais dans son âge mûr il fut un misogyne acharné et ne vécut qu'entouré de jeunes athlètes, pour lesquels il dépensait des sommes fabuleuses.

Henri III de France apparaît donc comme un exemple d'un personnage, en somme peu sympathique (ne serait-ce que par son manque de dignité morale, si contraire à l'attitude discrète que nous souhaitons voir adopter par les homosexuels), mais dont l'homosexualité reste probable, quoique non absolument prouvée.

**Arcadie n°132, Marc Daniel (Michel Duchein), décembre 1964**

## **LE CAS DU PAPE JULES II**

A l'inverse, prenons l'exemple du pape Jules II (1503-1513), le héros de la Renaissance, l'ami de Michel-Ange, le grand patron des arts dans la Rome du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce personnage, glorieux entre tous, a parfois été considéré comme homosexuel. L'ambassadeur vénitien Sanuto l'accuse d'avoir eu pour « mignon » le jeune et beau prêtre Francesco Alidosi, qu'il créa cardinal et légat apostolique à Bologne ; cette accusation fut reprise par de nombreux pamphlétaires, et répétée par de nombreux historiens protestants à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle.

En fait, on comprend que les homosexuels aiment assez pouvoir compter ce grand homme parmi leurs semblables. Mais un examen critique force à constater :

- a) que l'accusation de « sodomie » était alors très courante pour discréditer un ennemi, et qu'elle fut lancée contre presque tous les papes de cette époque, notamment Paul II, Sixte IV, Alexandre VI, Léon X, et même, en dépit de toute vraisemblance, contre l'austère et ascétique Adrien VI ;
- b) que Sanuto était très hostile à Jules II, contre qui Venise mena alors une lutte acharnée ;
- c) que les pamphlétaires et historiens protestants n'ont aucune valeur documentaire sérieuse en ce qui concerne la personnalité de ce pape, dont le gouvernement énergique et sévère provoqua à Rome des oppositions farouches ;
- d) qu'un chroniqueur tel que Paris de Grassis, qui connut intimement Jules II et Alidosi, mais qui n'avait pour le second aucune sympathie, ne fait aucune allusion au caractère sexuel de leur amitié ;
- e) qu'Alidosi et Jules II, chacun de leur côté, eurent des maîtresses, et qu'aucun d'eux n'était le moins du monde efféminé ;
- f) que Jules II eut d'autres amitiés masculines, notamment pour le jeune Frédéric de Gonzague, sur lesquelles même ses ennemis ne firent jamais d'insinuations scandaleuses ;
- g) que les archives de Mantoue, très riches en anecdotes et en racontars de cette nature, n'en contiennent aucune sur Jules II.

Ainsi, au contraire de ce que nous avons vu pour Henri III, il faut renoncer à considérer comme homosexuel ce personnage glorieux.

## LE CAS DES CESARS ROMAINS

A plus forte raison, le simple fait qu'un personnage soit odieux ne doit pas empêcher de le reconnaître comme homosexuel si l'unanimité des textes contemporains le dépeint à la fois comme homosexuel et odieux ; et le fait qu'un personnage soit décrit comme homosexuel et odieux par un document ne suffit pas pour permettre de douter de la valeur historique de ce document, si d'autres raisons ne s'y ajoutent pas. L'argumentation inverse vaut, cela va de soi, pour les historiens hostiles par principe à l'homosexualité.

Ainsi, les Césars romains, Tibère, Caligula, Néron, ne nous sont guère connus que par les historiens antiques Tacite, Suétone, Dion Cassius. Or ces auteurs sont d'accord pour présenter ces empereurs, au moins dans la dernière partie de leurs règnes, comme d'abominables tyrans, adonnés à tous les vices, et homosexuels par surcroît. Cela est certes déplorable pour les homosexuels, mais ce n'est aucunement une raison suffisante pour déclarer, comme l'ont fait quelques historiens modernes, que Tacite, Suétone et Dion Cassius n'ont aucune valeur et qu'il n'y a aucune confiance à leur accorder. Il existe, évidemment, des raisons pour lesquelles ces historiens ont été hostiles au régime impérial ; mais nous savons par ailleurs que Tacite, notamment, était un esprit scrupuleux et honnête, et qu'il serait refusé à répéter des ragots scandaleux s'il n'avait pas eu des preuves de leur authenticité. Nous savons aussi que Tacite et Suétone étaient admirablement documentés et qu'ils avaient puisé leurs renseignements aux meilleures sources, jusqu'à l'entourage immédiat des empereurs ; quant à Dion Cassius, il avait à sa disposition un ouvrage, perdu aujourd'hui, mais de première importance et de toute sécurité : l'Histoire de Pline l'Ancien.

Il est donc ridicule et présomptueux de prétendre que toute l'histoire des Césars est à récrire, sous prétexte que le parti pris anti-impérial de ces auteurs les a aveuglés ; et il serait parfaitement malhonnête de chercher à asseoir sur un raisonnement aussi superficiel une réfutation de l'homosexualité de Caligula, par exemple, ou à l'inverse une réfutation de sa cruauté et de sa folie (le cas de Néron est un peu différent, car l'hostilité du parti du Sénat à sa politique a pu, effectivement, contribuer à falsifier sa véritable personnalité aux yeux de la postérité).

En résumé, l'homosexuel qui entreprend des recherches historiques doit oublier sa propre homosexualité, sous peine d'aboutir à des résultats faussés à la base par le parti pris. Une seule chose doit intervenir dans le choix des sources historiques : la notion de leur valeur intrinsèque, de leur honnêteté propre, de leur crédibilité, de leur authenticité.

## LES CATEGORIES DE SOURCES

Ainsi, les « Mémoires » et « Souvenirs » de toute sorte doivent être soigneusement passés au crible de la critique, car ils sont toujours écrits d'un point de vue égoïste et même souvent passionnel. Pour prendre un exemple célèbre, les Mémoires de Saint-Simon sont un véritable pamphlet contre Louis XIV et contre les ennemis politiques de Saint-Simon ; aussi, lorsque celui-ci accuse tel ou tel de ses adversaires d'avoir été homosexuel, convient-il de n'accepter cette affirmation qu'avec beaucoup de prudence et sous réserve de vérification.

De même, dans toute œuvre de caractère narratif, il importe de se méfier des possibles intentions polémiques de l'auteur. Prenons comme exemple les « Chroniques » et « Annales » rédigés en si grand nombre au Moyen Age par les moines des abbayes, et qui constituent pratiquement notre seule documentation sur

les VIIe, VIIIe, IXe, Xe et XIIe siècles, soit six cents ans de l'histoire de l'Occident. Il arrive assez fréquemment que, dans ces œuvres, tel ou tel baron ou prince soit accusé de « mœurs contre nature ». Nous ne devons pas accepter cette affirmation pour argent comptant, car si le personnage en question était un adversaire politique de l'abbaye où écrivait le moine auteur du texte, il y a de grandes chances pour que cette accusation (qui va souvent de pair avec celle de blasphème et d'hérésie) ne soit qu'un moyen de jeter la honte et l'opprobre sur son souvenir. Ainsi, les démêlés du roi d'Angleterre Guillaume le Roux avec l'Eglise de Cantorbéry suffirent, à eux seuls, à expliquer l'hostilité des moines à sa mémoire, et l'acharnement qu'ils mirent (Guillaume de Malmesbury, Orderic Vital, etc...) à le dépeindre comme coupable du vice considéré alors comme le plus odieux. Si Guillaume le Roux avait été soumis à l'archevêque Anselme, nous pouvons être certains que les moines-chroniqueurs n'auraient pas soufflé mot de ses mœurs. Beaucoup de ces chroniques n'ont pas plus d'impartialité que les satires de l'Arétin, qu'il ne viendrait à l'idée de personne de considérer comme une source historique valable.

En comparaison, on peut presque être plus indulgent pour les recueils d'anecdotes légères et mémoires du genre « indiscret », car là, du moins, le commérage se présente à visage découvert, et le lecteur sait, dès l'abord, ce qu'il peut s'attendre à y trouver. C'est pourquoi je suis, pour ma part, tenté d'accorder plus d'importance à des documents comme les Mémoires de Casanova ou l'Histoire secrète de Procopé, ou même les Historiettes de Tallemant des Réaux ou le Journal de Samuel Pepys, qu'à beaucoup d'autres œuvres, plus ambitieuses du point de vue littéraire et historique mais plus hypocrites et pas forcément mieux documentées.

Donc, pour toutes les sources narratives de l'histoire, nous devons, avant de les utiliser, en filtrer l'eau, et ce travail nécessite non seulement une extrême honnêteté mais aussi une bonne dose d'intuition, et une sorte de « sixième sens » qui est le propre du bon historien. Cela est vrai quel que soit le point de vue auquel on se place, et quel que soit l'objet de l'étude qu'on poursuit, mais surtout lorsqu'il est question de l'homosexualité, car il est peu de sujets sur lesquels l'inhibition des écrivains ait été plus grande depuis deux mille ans, en raison de la condamnation d'une extrême sévérité portée contre cet aspect de la sexualité par l'Eglise. On peut donc dire, sans exagération, que, depuis la fin du paganisme antique jusqu'à la Renaissance italienne, c'est-à-dire pendant plus de mille années, personne en Occident n'a osé parler de l'homosexualité autrement qu'en termes de répulsion et d'horreur. Pour toute cette époque, notre connaissance historique de l'homosexualité est donc basée exclusivement sur des textes religieux et juridiques prononçant l'anathème et la peine de mort contre le crime de « sodomie », et sur des passages de chroniques où sont accusés d'homosexualité des personnages voués au mépris des générations futures. A peine si, de-ci de-là, apparaissent, dans les poésies, dans les chroniques, quelques lueurs moins sinistres, mais bien pâles. Il est donc bien exact de dire que l'historien de l'homosexualité se heurte, pour l'ère chrétienne, à des difficultés spécifiques qu'ignorent, par exemple, les historiens de l'art, de la littérature, du droit ou de l'économie.

A partir du XVIIIe siècle apparaît une nouvelle catégorie de documents qu'on peut, à beaucoup d'égards, considérer comme des sources narratives : je veux parler de la presse périodique — gazettes et journaux. Or, du point de vue de l'homosexualité, ce genre de documents peut être à peu près assimilé aux pamphlets et satires. On ne peut cependant les négliger, car ils sont l'avantage de nous transmettre des renseignements « frais » que nous chercherions vainement ailleurs (je pense, par exemple, à tel dessin satirique dans Le Canard Enchaîné où l'on voyait, voici

quelques années, un certain ministre français poursuivre un jeune matelot sur les mâts d'un navire. Les mœurs homosexuelles de ce ministre étaient bien connues des « initiés », mais, pour les historiens de l'avenir, il n'y aura certainement pas beaucoup de témoignages écrits sur ce sujet...).

Tout compte fait, les seuls documents qui donnent à l'historien des renseignements absolument sûrs sont les documents d'archives, et avant tout, en ce qui nous concerne, les dossiers des procès pour homosexualité ; mais ici c'est à un autre ordre de difficultés que nous nous heurtons, à savoir l'inaccessibilité de ces dossiers. Ils reposent par dizaines de milliers dans les dépôts d'archives de l'Europe et de l'Amérique, non catalogués ou mal catalogués ; leur dépouillement impose au chercheur des heures, des journées, des semaines d'un labeur ingrat et ardu de déchiffrement, pour un résultat souvent bien mince. C'est dire que ce travail est à peine commencé ; mais, lorsque des équipes de chercheurs s'y seront consacrés, on peut dire, sans crainte de se tromper, que notre connaissance de la vie des homosexuels dans le passé aura fait un immense progrès.

## **DIFFICULTÉS POUR LES CIVILISATIONS NON-EUROPÉENNES**

Encore n'avons-nous, jusqu'à présent, parlé que de l'Europe et des pays (comme l'Amérique moderne) dont la civilisation se rattache à l'Europe. Mais, lorsque nous abordons les autres continents et les grandes civilisations qui s'y sont développées — particulièrement la Chine, le Japon, l'Inde, l'Islam, et les civilisations autochtones de l'Amérique pré-colombienne — nous retrouvons les mêmes obstacles d'ordre linguistique que nous avons déjà évoqués à propos des époques de haute antiquité. A moins de parler parfaitement le chinois, ou le japonais, ou l'arabe, ou le persan, comment pourrions-nous pénétrer dans le domaine de ces civilisations si différentes de la nôtre, pour y rechercher les traces de mœurs dont la plupart des traducteurs ont eu justement à cœur de ne pas parler et dont si peu de textes ont été traduits dans les langues européennes ? Nous savons que, même pour la littérature grecque classique, beaucoup de traductions françaises, anglaises, allemandes, etc..., dissimulent les références par trop précises à l'homosexualité ou même les masquent complètement. Comment donc nous étonnerions-nous de ce que de semblables hypocrisies défigurent presque toutes les traductions des littératures orientales et extrême-orientales ? Cela est d'autant plus grave que certains homosexuels tendent aujourd'hui à tomber dans l'excès inverse, en s'imaginant voir des allusions homosexuelles dans toutes sortes d'œuvres littéraires de ces lointains pays, en partant du raisonnement suivant : « Le traducteur pudibond a remplacé partout dans ses traductions l'amour homosexuel par l'amitié, alors que nous savons que, dans la version originale de ces textes, il y avait effectivement des allusions à l'amour homosexuel ; donc nous avons le droit de supposer que, partout où la traduction parle d'amitié, c'est d'amour homosexuel qu'il était question dans la version originale. » Ce genre de raisonnement, assez puéris au demeurant, aboutit à des résultats tout à fait fantaisistes qui contribuent, pour leur part, à faire considérer les historiens de l'homosexualité comme manquant d'honnêteté intellectuelle.

Pour les mêmes civilisations, très éloignées de nous, et plus encore pour les sociétés primitives qui ignorent l'art de l'écriture, nous disposons heureusement d'une autre source d'informations, à savoir les récits et témoignages des Européens qui les ont connus et qui y ont vécu. Toutefois, ces derniers n'ont pas toujours fait preuve, dans leurs écrits, d'une parfaite franchise, ni d'une parfaite intelligence. Souvent, les missionnaires chrétiens ont volontairement passé sous silence les mœurs « contre



nature » des peuples lointains, par pudibonderie ou par un sentiment mal placé de charité chrétienne. Souvent aussi, c'est à un manque de clairvoyance, à une espèce d'aveuglement involontaire qu'est dû le silence des voyageurs européens sur certains aspects insolites de la vie des sociétés exotiques. Ceux d'entre nous qui ont tenté de pousser leurs recherches vers l'Empire des Incas, par exemple, connaissent bien ces silences irritants de trop nombreux chroniqueurs espagnols de la Conquista. Mais, là encore, le silence des textes ne nous autorise pas à y suppléer par l'imagination, et mieux vaut avouer que nous ignorons tout de l'homosexualité dans telle ou telle civilisation que de prétendre faire passer pour des données scientifiques nos hypothèses.

En somme, le bilan de ce survol des différentes catégories de documents où l'historien puise la substance de ses études est assez décevant. En effet, pour la plupart des époques, la documentation « idéale » n'existe pas, telle que serait, par exemple, une correspondance intime et franche entre deux homosexuels de rang social et intellectuel élevé. Force nous est d'utiliser des sources plus ou moins sincères, plus ou moins complètes, plus ou moins exactes, plus ou moins intelligentes, et, pour les utiliser, d'en faire d'abord la critique. Si critique signifie destruction, il est bien vrai que la méthode historique est, avant toute chose, une méthode destructrice.

En effet, une étude historique à propos de laquelle l'auteur ne serait pas capable de citer, pour chaque fait qu'il rapporte, le document qui lui a servi de base, ne serait pas une œuvre historique, mais une œuvre d'imagination. Et si ces documents qui leur ont servi de base étaient, eux-mêmes, dépourvus de valeur scientifique, encore une fois il ne s'agirait pas d'une œuvre historique, mais d'un amas de racontars incontrôlables.

**Arcadie n°133, Marc Daniel (Michel Duchein), janvier 1965**

## **LACUNES DE LA DOCUMENTATION HISTORIQUE DES SEXOLOGUES**

Il faut tout particulièrement, à ce propos, attirer l'attention des historiens de l'homosexualité sur le caractère superficiel et anti-scientifique que présente trop souvent l'« introduction historique » des ouvrages de sexologie. Des savants comme Havelock Ellis, Krafft-Ebing, Moll, Tarnowsky, Magnus Hirschfeld, n'étaient pas des historiens ; lorsque, pour appuyer des thèses de psychologie, d'endocrinologie, etc..., ils éprouvaient le besoin de citer des antécédents historiques, ils le faisaient sans y attacher grande importance, d'après des documents le plus souvent médiocres, et sans contrôle. Ainsi se sont perpétuées des erreurs et des légendes, dont certaines absurdes, que trop d'homosexuels d'aujourd'hui citent encore comme véritables parce qu'ils les ont lues sous la plume des grands sexologues, dont ce n'était pas le métier d'écrire l'histoire. Il paraît incroyable qu'au milieu du XXe siècle, alors que la critique historique a atteint un degré de précision admirable, on puisse encore répéter la grotesque légende de la soi-disant Bulle Quoniam Regnantium que le pape Sixte IV aurait promulguée au XVe siècle pour autoriser les cardinaux à pratiquer la sodomie en saison chaude ! Ce texte est une énorme mystification due à des auteurs protestants du XVIe siècle, pour qui toutes les armes étaient bonnes pour attaquer l'Église catholique, et qui ne repose même pas sur l'ombre d'une confusion possible avec un autre texte ; c'est un faux pur et simple, et cela a été prouvé de la façon la plus catégorique par les historiens du XVIIIe et du XIXe siècles. Que de soi-disant « historiens » homosexuels puissent, à notre époque, se tromper

encore là-dessus, cela prouve, à tout le moins, qu'ils ne sont pas doués pour le genre d'études qu'ils entreprennent, et qu'ils feraient mieux de se livrer à quelque autre activité mieux en rapport avec leurs capacités.

## **L'UTILISATION DES OUVRAGES HISTORIQUES RÉCENTS**

Certes, il n'est pas absolument nécessaire (cela serait du reste impossible) de recourir, pour chaque détail, aux sources originales contemporaines des événements que l'on raconte. Il est légitime, lorsqu'une époque ou un personnage a été correctement étudié par un historien de valeur, de considérer comme exact ce que dit cet historien. Mais encore faut-il n'appliquer ce genre de raisonnement qu'à des œuvres réellement écrites par des spécialistes de la recherche historique, auxquels on peut faire toute confiance, et non à des ouvrages de « vulgarisation » ou à des ouvrages dans lesquels l'histoire n'occupe qu'une place secondaire.

Toutes proportions gardées, ce qui a été dit plus haut concernant la critique des sources narratives s'applique aux ouvrages d'histoire plus récents, et il serait aisé de répéter ici des exemples du même genre que ceux que j'ai cités plus haut concernant Henri III et le pape Jules II. Ainsi, parmi les ouvrages historiques consacrés à un personnage aussi célèbre et aussi discuté que le roi de Prusse Frédéric II, convient-il de distinguer, d'une part ceux qui ont été écrits par des historiens allemands désireux d'exalter le héros de la Guerre de Sept Ans (et qui ont tendance à passer sous silence les aspects moins « glorieux » de sa personnalité), d'autre part ceux qui ont pour auteurs des historiens hostiles à la politique prussienne (et qui insistent volontiers, à la suite de Voltaire, sur les mœurs homosexuelles de Frédéric II, considérées par eux comme dégoûtantes), enfin ceux qu'une critique impartiale des sources nous permet de considérer comme sûrs, mais qui ne sont pas les plus nombreux.

Les mêmes précautions s'imposent, pratiquement, pour toutes les époques et toutes les civilisations, aussitôt que l'on touche à un sujet controversé. Même sur des personnages très anciens comme Alcibiade d'Athènes ou Alexandre le Grand, les opinions des historiens varient du tout au tout selon leurs goûts et leurs tendances particulières.

## **CONCLUSIONS**

Cependant, si tout ce qui précède devait être jugé par certains comme trop exclusivement « négatif » et « destructeur », nous répondrons que ce sont là (pardon pour le jeu de mots) des destructions constructives. Car, le terrain une fois déblayé des bâtisses branlantes qui l'encombraient, nous pourrons, sur le sol solide, élever notre édifice selon des principes rationnels et sûrs. Qu'importe si, au cours de nos recherches, nous devons renoncer à des illusions qui nous étaient chères ? Nous devons aimer, par-dessus toutes choses (et même par-dessus l'homosexualité), la vérité. Bien souvent nous rencontrerons, dans le passé comme aujourd'hui, des homosexuels antipathiques et même odieux ; bien souvent aussi, dans des controverses ayant opposé des homosexuels à des hétérosexuels, l'honnêteté nous obligera à prendre parti pour les hétérosexuels contre les homosexuels.

De même, chemin faisant, nous devons rectifier certains de nos points de vue initiaux, reconnaître que certaines de nos « hypothèses de travail » étaient fausses. Par exemple, il m'est arrivé souvent de penser que tel ou tel événement historique avait un « arrière-plan » homosexuel secret, de chercher à mettre cet arrière-plan en

évidence, et d'être obligé, après étude, de reconnaître que je m'étais trompé. On gagne toujours plus à avouer une erreur qu'à s'y obstiner.

Enfin, il est une qualité qui, à l'égal de l'intelligence et de l'honnêteté, est indispensable aux historiens : c'est la modestie. Partir du principe que tout ce qui a été écrit par nos prédécesseurs est faux et périmé, cela est ridicule et présomptueux. Je reconnais que, jusqu'à présent, les aspects homosexuels de l'histoire ont été très négligés par la plupart des historiens ; cela tient peut-être à des préjugés d'ordre moral, peut-être aussi au fait que ces aspects homosexuels sont, le plus souvent, très peu visibles à l'œil nu. Mais, de toute façon, il est bien naïf et bien prétentieux d'en prendre prétexte pour affirmer que toute l'histoire est à réécrire du point de vue homosexuel! Quand on voit la puérilité et le néant sur lesquels débouchent les tentatives ambitieuses du genre de Gordon Rattray Taylor (dont le livre *Sex in History* est un amas d'affirmations sans preuves, de généralisations hâtives et de grossières inexactitudes), on sent toute la nécessité, si l'on veut parvenir à quelque résultat solide, de l'humilité et de la patience.

Certes, il est tentant de se lancer dans les ivresses intellectuelles de la synthèse avant d'en avoir, patiemment et obscurément, étudié en détail les différents éléments! C'est même là le défaut majeur de la plupart des apprentis-historiens, qui voudraient pouvoir écrire une Encyclopédie et révolutionner l'histoire du monde avant d'avoir écrit un article de dix pages. Sans doute en va-t-il de même dans les autres arts ; sans doute l'élève architecte aimerait-il tracer le plan d'une nouvelle capitale avant de savoir construire un pavillon de banlieue. Mais, ni dans un cas ni dans l'autre, on ne peut parvenir à rien dans les grandes choses si l'on n'a pas d'abord appris dans les petites le maniement des outils.

A vouloir, dès l'abord, bouleverser les perspectives historiques, à prétendre réaliser d'un seul coup une « histoire intégrale » à base homosexuelle qui annulerait toute l'histoire traditionnelle et la remplacerait, on risque pire que l'échec : on risque de n'être pas pris au sérieux. Les montagnes qui accouchent de souris prêtent à rire. Lorsque nous aurons, patiemment et minutieusement, rétabli la vérité sur des centaines de points de détail concernant l'homosexualité dans le passé ; lorsque nous aurons définitivement écarté et détruit certaines légendes et certaines idées toutes faites ; lorsque nous aurons prouvé, de façon indubitable et éclatante, à force d'esprit critique et de rigueur intellectuelle, un certain nombre de faits historiques authentiques, alors, mais alors seulement, nous pourrons sans risquer d'être ridicules tenter de grandes synthèses sur l'histoire de l'homosexualité. Je n'ai pas l'impression que ce soit pour demain !

C'est d'autant moins pour demain que ce genre de grandes synthèses, qui, pour être valable, doit s'appuyer sur d'innombrables et minutieuses études de détail, ne peut se concevoir réellement que comme l'aboutissement du travail d'une équipe. Ce n'est pas un homme seul, si grand savant soit-il, qui peut comprendre toutes les langues, lire tous les alphabets, connaître tous les livres. Or, de telles équipes, où chacun travaille non pour soi, mais pour l'œuvre commune, avec toutefois une méthode aussi précise et une honnêteté aussi rigoureuse que s'il s'agissait d'une œuvre personnelle, sont presque impossibles à réunir parmi les homosexuels dans nos conditions de vie actuelles, au moins en Europe. Nous ne manquons certes pas de bonnes volontés, mais c'est de chercheurs scientifiques que nous aurions besoin. Or le C.N.R.S. ne semble guère s'intéresser à l'histoire de l'homosexualité...

J'ai dit que l'on ne s'improvise pas historien, pas plus que l'on ne s'improvise sociologue, ou ethnologue, ou juriste, ou psychologue. Mais on peut devenir tout cela par l'étude et la persévérance. Il est même indispensable que des contacts soient

maintenus entre ces différentes branches du savoir humain, qui, chacune dans son domaine, permettent de mieux connaître et comprendre l'homosexualité. L'ethnologue et le sociologue ne peuvent pas plus ignorer l'historien que celui-ci, à son tour, ne peut ignorer le psychologue ou le théologien. Entre toutes ces sciences circulent des courants d'échanges incessants et ces contacts sont d'excellentes occasions, pour chacun, de faire acte d'humilité, en constatant à quel point le faisceau réuni de toutes nos connaissances est encore mince et fragile.

En résumé — et nous concluons ainsi — la vertu souveraine qu'enseigne l'étude de l'histoire est la modération, mais c'est cette même vertu de modération qui en ouvre les portes. Ce n'est pas parce que les renseignements authentiques sur l'homosexualité à telle ou telle époque sont rares que l'homosexualité n'a pas existé à cette époque-là (je pense, entre autres, aux dix siècles de l'Empire byzantin) ; mais ce n'est pas une raison pour suppléer à la pauvreté de la documentation par les jeux d'une imagination romanesque. Savoir reconnaître les limites de nos possibilités, c'est la première condition, dure mais indispensable, d'un travail historique sérieux. Mieux vaut un chapitre vide qu'un chapitre rempli d'inventions fantaisistes.

L'étude de l'histoire envisagée du point de vue de l'homosexualité ne conduira pas uniquement à des conclusions favorables ou défavorables pour la cause actuelle, de l'émancipation des homosexuels : mieux vaut en être conscients dès le départ.

Si, donc, l'on ne cherche à aborder cette étude que dans une intention polémique, comme moyen d'argumentation pour ou contre l'homosexualité, il est plus prudent de s'en tenir aux résultats déjà acquis, aux biographies de certains homosexuels particulièrement connus, aux textes célèbres de Platon et de Lucien, aux poésies de Virgile et de Walt Whitman, aux sonnets de Michel-Ange et de Shakespeare. Cela est sans danger, et sans grande importance de toute façon.

Mais si l'on a vraiment l'ambition de projeter de nouvelles lueurs sur un aspect peu connu de l'humanité à travers les âges, alors l'on doit, à l'entrée de la carrière, oublier que l'on est soi-même homosexuel ou hostile aux homosexuels, et ceindre ses reins de la bure du pèlerin : car la vérité ne se trouve qu'au bout d'une route dont les jalons s'appellent l'humilité, l'honnêteté et la disponibilité d'esprit.

**Arcadie n°134, Marc Daniel (Michel Duchein), février 1965**